

À découvrir sur le site de CULTURE CHRONIQUE

ENTRETIEN AVEC LAMIA BERRADA-BERCA

À PROPOS DE *KANT ET LA PETITE ROBE ROUGE*

Archibald Ploom : Lamia Berrada, « Kant et la petite robe rouge » est un petit roman par la taille mais grand par sa dimension littéraire. Comment vous en est venu l'idée ?

Lamia Berrada-Berca : L'idée de ce roman s'est construite autour de fragments, d'images. De points de résonance. Une phrase d'élève, entendue un jour : "je n'ai jamais appris à dire "je"...Le désir de retourner les choses en me saisissant d'une robe non comme d'un objet futile, accessoire, lié à l'apparence, mais comme de la métaphore du désir d'être l'incarnation de la féminité, d'être une en réalité une nouvelle peau...et à cet aspect physique, sensuel, s'est très vite associé l'idée de ce texte de Kant qui me paraît si essentiel...Il s'est comme glissé dans cette vision inconsciente en apportant avec lui l'idée que le désir d'être part avant tout d'une démarche conscientisée, d'une formulation du monde, d'un besoin de le "déchiffrer" en s'émancipant intellectuellement de tous les modes de représentations qui enferment l'esprit dans un schéma de pensée que l'on ne peut en aucun cas remettre en cause...

Il me semblait important, vital, de relier le corps et l'esprit, de montrer que la démarche était globale, que le déclic émotionnel était tout aussi fort que l'apprentissage intellectuel... À travers cette association de la robe et du livre, il y avait à la fois la femme et l'individu. La femme comme individu. La liberté se joue dans le corps et dans l'esprit, elle ne peut se réduire à l'un de ces deux champs...Je les voulais tous les deux présents. Montrer que le corps pense et que l'âme vibre. Mon héroïne est le pur produit de la fiction, elle n'existe pas, mais ce que je raconte en revanche existe. Ici, ailleurs...cela existe. À des niveaux, à des degrés différents, selon les lieux...

La burqa m'a servi de prétexte idéal pour montrer combien chacun de nous pouvons être enfermés dans des représentations qui nous coupent du monde. Il peut s'agir d'un vêtement, de préjugés...Chacun de nous possède sa propre "burqa"...et ce qui m'importait c'était de montrer l'universalité de ce texte de Kant, à travers les époques...D'en montrer la profondeur et la dimension humaine. Pas d'être dans la stigmatisation de quoi que ce soit. Cela n'a jamais été mon propos ou ma démarche...

En revanche, ce qui est clair, c'est que la notion des Lumières, la volonté de sortir des schémas obscurantistes et archaïques propres à cette époque du 18ème siècle éclaire certaines questions actuelles avec une grande force. Avant le 11 septembre il n'existait par exemple pratiquement pas de femmes voilées au Maroc en milieu urbain. Ce phénomène est né à cette période, puis s'est amplifié. Les revendications identitaires ont cristallisé une réalité dans laquelle le statut de l'individu en est arrivé à ne se définir qu'en rapport aux valeurs de sa communauté. Mais le questionnement sur l'individu, lui, appartient à tous les systèmes sociaux.

Nous traversons une époque agitée par des crises identitaires qui nous renvoient, au-delà, aux projets de société que l'on tente de mettre en œuvre, mais il serait bon de revenir à une certaine forme d'humanisme. Il serait bon de revenir à l'Homme, de s'interroger sur le rapport de l'homme d'aujourd'hui au monde de maintenant... Au 16^e siècle, on avait l'humanisme... Aujourd'hui la mondialisation est économique, mais culturellement c'est le communautarisme qui a gagné du terrain...

Archibald Ploom : Ce roman habité de nombreux silences - silences que le lecteur doit explorer, méditer - pourrait être un cri de révolte. Il est plutôt un chuchotement, un murmure qui finit par devenir assourdissant pour le lecteur.

Lamia Berrada-Berca : C'est un roman où j'ai intuitivement souhaité que le poids des mots renvoie en effet au silence, que leur densité même s'augmente du poids des silences. La scène de l'écran, de la vitre d'hôpital où la mère et la fille se retrouvent, coupées du réel, coupées de toute communication réelle avec le médecin fonctionne comme une métaphore très révélatrice de leur situation. N'ayant pas accès à la parole, à la même parole agissante, ne peut se dire, soudain, que l'essentiel. On en arrive nécessairement à utiliser les mots pour être dans l'essentiel. Et même ce qui apparaît banal, même la phrase la plus ordinaire, car les dialogues sont réellement réduits à leur portion congrue, devient en réalité un éclat, une vérité propre à trancher le silence donc à ouvrir sur autre chose...C'est du moins ce que j'avais en tête, car j'adopte en réalité un style différent pour chaque type de texte. Chaque histoire me raconte autre chose, et crée d'elle-même la forme dans laquelle elle se coule. C'était aussi une façon d'explorer le monde souterrain des non-dits, de dénoncer la violence extrême du silence qui rend bien compte de l'étrangeté qui relie le couple homme/femme et qui organise le rapport familial. Je voulais montrer à quel point il est difficile en effet de relier l'autre à son intimité, c'est-à-dire à soi, en l'invitant à partager cette intimité. Les silences viennent prolonger la portée des paroles pour leur accorder tout leur sens ; ils viennent en ponctuation, ils créent des ellipses qui permettent, surtout, à l'imaginaire de se loger dans ces interstices. La réalité telle qu'elle apparaît est terriblement plate, mais de l'infra-ordinaire surgit à mes yeux une espèce de magie de la rupture, de la résonance, du fragment. Le plus important, c'est clair, réside en fait dans ce qui affleure à la surface...

Archibald Ploom : Votre héroïne est rarement nommée dans ce roman, sa fille non plus, ni aucune femme d'ailleurs...?

Lamia Berrada-Berca : Oui, la jeune femme est seulement nommée, deux fois, vers la fin ! En effet j'ai créé le sentiment qu'elle était sans identité, et en même temps emblématique peut-être de la situation de femmes comme elle privées d'une réelle parole. Car le sentiment d'être invisible n'est en effet pas pire que celui d'être inaudible. Voilà pourquoi le cri, à la fin. Ce rouge également décrit comme un rouge-cri. Vous parliez de chuchotement, et vous aviez raison de le souligner, mais la révolte intervient dans ce cri final. Le cri et l'écrit. Par l'accès au texte de Kant, le cri devient formulable. Pour en revenir au nom, la jeune femme se nomme d'elle-même en rencontrant la jeune femme de la boutique dans la rue. Puis ensuite, c'est son voisin qui, en venant lui déposer son « paquet », lui demande si elle s'appelle bien Aminata. Une façon de la reconnaître. Il n'y a que ces deux scènes, où le prénom apparaît mais je me rends compte à quel point elles sont symboliques. La première

fois, cela se passe dans la rue. Elle se prénomme spontanément face à autrui dans l'espace public. La seconde fois, elle est identifiée, elle est reconnue et reconnue par un homme qui voit en elle, qui a vu en elle à la fois un individu, et une femme...La petite fille n'a pas de nom, mais l'homme non plus...Ils fonctionnent comme des entités. L'emploi de l'article défini les particularise tout en renvoyant au sentiment qu'ils sont révélateurs d'une réalité commune à d'autres...

Archibald Ploom : Ce que j'ai beaucoup aimé dans ce livre c'est ce combat presque muet pour vivre sa féminité de la part d'une jeune femme que sa culture écrase et qui vit au coeur d'une autre culture dans une grande solitude !

Lamia Berrada-Berca : L'enfance, le rattachement à des images telles que sa grand-mère, telles que l'image du figuier sont les piliers, les racines de cette femme en effet déracinée. L'exil accentue, redouble et crée, bien sûr, les conditions de son isolement. La barrière de la langue, les différences quant à la place de la femme dans la société, les coutumes auxquelles son mari la soumet sont des facteurs d'inadaptation, des handicaps peu faciles à surmonter mais sa grande force est de rêver, d'imaginer un autre cadre à cette réalité insatisfaisante : le cadre de la fenêtre ouvre sur cet horizon, cet ailleurs dont elle pressent l'existence proche. C'est une femme réellement en marche et en mouvement, alors que je la décris pourtant très souvent immobile et rêveuse...Son combat ne ressemble en rien à celui des femmes occidentales, il se fait dans une sorte de rêverie éveillée avec des hésitations. La révolte se fait dans le sentiment de devoir franchir des seuils, elle est de l'ordre du passage. Elle effectue le passage d'une frontière à l'autre. D'un monde à l'autre. Elle est déplacée en France, mais le vrai voyage commence seulement à cet instant-là, à partir du moment où elle décide de comprendre ce qu'il y a autour, pour savoir comment habiter cet espace, donc comment exister en harmonie avec elle-même dans ce nouveau lieu de vie...La boutique « Chez Héloïse » renvoie, c'est juste un clin d'œil, à la Nouvelle Héloïse de Rousseau...À cette société idéale que Julie cherchait à construire, une société fondée sur l'égalité, la fraternité, le respect des individus...Le combat se résume à cette série de pas qu'elle effectue en dépassant les limites géographiques de son périmètre habituel, en accédant au seuil interdit de cette boutique, en transgressant l'inconnu du seuil de son voisin...Le miroir aussi joue cette fonction de pouvoir ajuster son rapport à elle-même, de la réfléchir dans son identité, de la faire réfléchir sur elle-même...Mais jamais cette traversée des miroirs n'aurait lieu si elle n'était pas en elle-même prête à la « révolte ». Il y va réellement de son choix, de sa volonté. De ce fameux « désir » qui pour moi est l'origine des choses. Le déclic émotionnel préside à la naissance d'un schéma d'émancipation intellectuelle mais il est le point de départ sans lequel rien ne se serait passé...

Archibald Ploom : La petite fille joue un rôle capital !

Lamia Berrada-Berca : En effet, et je suis heureuse de voir que vous l'avez perçu. Dans ce franchissement de seuils, justement, qu'accomplit la mère, c'est elle qui sert de guide. De passeur. En découvrant la lecture et l'écriture à l'école, la petite fille est entrée dans ce monde auquel la jeune femme n'a pas accès. Le monde déchiffrable, lisible, du visible. Dès le début, la jeune femme l'indique. Or la petite fille le comprend, le voit. Elle se donne inconsciemment la mission de permettre à sa mère d'accéder au monde dans lequel elle, elle a la chance d'appartenir. En

rapportant le Larousse, emprunté à la maîtresse. La clef de lecture de tous les mots du monde ! Cette petite fille est dans le fantasme de donner à sa mère les attributs d'une vraie femme, peut-être pour pouvoir justement ensuite fonder sur elle son modèle et retrouver le juste ordre des choses...Ce duo mère-fille est d'autant plus capital qu'en effet, c'est dans la transmission des mères avec leurs filles que se lègue ce sentiment ou ce souci d'émancipation individuelle. Le schéma d'éducation donné est capital. Il peut être terriblement destructeur dans ce désir inconscient qu'ont certaines femmes de perpétuer le poids de la tradition quand bien même l'évolution du monde autour rend certains modes de fonctionnement archaïques...

Archibald Ploom : Vous avez choisi de construire le personnage de la jeune femme autour de situations simples. Une vie basée sur la répétition des gestes, des situations ...

Lamia Berrada-Berca : Oui, le principe de répétition est un cercle qu'elle va justement tenter de briser par une démarche, une action soudaine. Acheter une robe, et qui plus est, rouge ! Acte imprévu, inenvisageable jusque-là. L'image du chapelet qu'elle égrène en est d'une certaine façon le symbole. Il assure aux choses leur déroulement rassurant, il permet à la vie de préserver son processus cyclique. La femme est par définition la garante du cycle de vie, ne serait-ce que de par son propre fonctionnement physiologique...Mais justement, elle lui oppose maintenant la linéarité de son destin. Aller vers un autre but. On parle de ligne d'horizon. Les situations, en se répétant, s'engluent et se pétrifient dans une réalité qui la renvoie à la mort. En aucun cas à la vie. Ce qui change, en profondeur en elle, c'est donc réellement une vision du temps qui devient un possible à imaginer, à transformer. Un avenir dans lequel elle comprend que tout individu choisit d'être acteur. La répétition passive des gestes du quotidien s'abolit au profit du désir d'incarner un geste fondateur, et fondateur de sa propre origine.

Archibald Ploom : Cette petite robe rouge représente bien plus que le désir qu'elle suscite. Elle dit le désir d'être une autre ou plutôt de devenir enfin soi-même.

Lamia Berrada-Berca : La robe, c'est le désir de retour à la féminité retrouvée. Mais se voir habillée d'une robe rouge est quelque chose de terrifiant au départ, car il lui faut apprivoiser l'image que cela renvoie d'elle, à elle-même dans un premier temps, puis ensuite aux autres. Faire coïncider l'idée de ce qu'on est avec ce qu'on donne à voir de soi implique un réajustement nécessaire pour elle, qui a mis longtemps à comprendre qu'elle pouvait en effet trouver ce juste rapport. En même temps, je jouais avec l'idée qu'une robe est par essence futile, un simple artifice de femme coquette, avec l'idée que toutes ces femmes qui parlent toilette et chiffons sont souvent considérées comme superficielles, or justement la robe devient ici un motif essentiel. Important. Un point sur lequel se focalise non pas l'apparence mais l'essence des choses. Le désir d'être. Et d'apparaître enfin aux autres comme elle se pense être. Oui, trouver l'autre en soi. Cette autre qui vient bousculer l'image tranquille et lisse des apparences que l'on a préservées de par l'éducation donnée, les coutumes transmises. Elle est rimbaldienne, Aminata ! « Je » est un autre. Le passage du miroir est fondamental pour trouver dans son propre regard cette présence invisible et discrète de la liberté enfouie en elle...Après, je pense que le rouge s'est imposé à moi pour toutes les images que j'évoque dans le livre. Et la

couleur est même devenue une sorte de motif... L'incarnation du désir. Le rouge chair. Le rouge qui habille la chair.

Archibald Ploom : La présence de Kant est assez surprenante. Sa pensée surgit un peu comme le flambeau des Lumières dans un monde d'Ancien Régime pour la jeune femme...

Lamia Berrada-Berca : Le texte de Kant, "Qu'est-ce que les lumières ?", est un texte que les professeurs de lettres en général connaissent bien et que j'ai pour ma part, fait systématiquement étudier à mes classes de première lorsqu'il s'agissait de comprendre la démarche et l'évolution de pensée qui s'est produite au cours de cette période essentielle que constitue l'époque de la philosophie des Lumières au 18ème siècle, en Europe...Ce texte m'est très vite apparu comme un texte essentiel en regard de notre monde actuel où le conformisme de pensée, l'enlisement des consciences dans la course au consumérisme, le délitement de la pensée critique face aux systèmes marchands entraînent, je trouve, les jeunes générations dans une incapacité à réfléchir le monde et à le penser hors de toute référence aux codes, aux codes plébiscités par le groupe. Ce prêt-à-penser intellectuel renvoie à la difficulté d'avoir à trouver son propre cheminement intellectuel et de revendiquer, d'affirmer son autonomie de pensée par rapport aux schémas préconçus des valeurs d'une classe sociale ou d'une communauté...Ce texte m'est apparu d'autant plus essentiel qu'un jour une élève m'a avoué, à la suite d'un cours, qu'elle s'était sentie un peu "bousculée" par mes questions car elle n'avait jamais appris à dire "je"...J'ai trouvé cette phrase d'une force exceptionnelle, elle m'a longtemps travaillée...J'ai compris que l'accession au statut d'individu était en effet loin d'être gagnée, et qu'il s'agissait même d'une réflexion et d'une problématique qui se posaient pour un grand nombre de pays au monde...L'affirmation de soi, point de départ de toute pensée critique, de toute forme de remise en cause, de tout désir d'émancipation intellectuelle est certainement une donnée occidentale. Elle me paraît, à moi, constituer un élément indépassable et d'ordre universel mais il est clair qu'à cet entrecroisement de pensée se confrontent deux visions, deux schémas, deux conceptions différentes de la société et donc du monde. La force et la cohésion du groupe priment sur l'individu dans la tradition culturelle de nombreux pays en se fondant sur une harmonie et un équilibre ancestral d'une cohérence interne incontestable. Je ne peux, quant à moi, me résoudre à penser que l'on ne peut être détenteur de sa propre liberté intérieure. Je vois pour ma part l'individu comme l'élément d'un groupe porteur de sa différence et de son unicité, et rattaché librement à des valeurs auxquelles il aura choisi d'adhérer...La conscience, la faculté de se saisir de soi, me paraissent être le premier des devoirs que l'on se doive à soi-même...et me paraissent surtout indissociables du rôle et de notre place au sein de la société. Voilà pourquoi Kant, à travers ce texte précis, qui n'a strictement rien à voir avec la Critique de la raison pure qui semble avoir traumatisé un grand nombre de gens !!!

Mais pour finir, je soulignerai simplement ici le fait que nous avons, tous, un auteur, une œuvre qui se balade quelque part et qui a servi de déclic, qui a ouvert un horizon nouveau. Qui nous a donné à voir le monde autrement. Ce rôle libérateur des livres est un poncif admis de tous. Le contraste, le choc entre la référence à un

philosophe aussi doué que Kant et cette jeune femme ignorante d'elle-même était réjouissant pour moi ! La parole des Lumières traverse réellement toutes les époques, elle est d'une acuité terrible à notre époque mais elle est peut-être la seule à pouvoir en percevoir aussi profondément la valeur...La question qu'elle se pose est bien de savoir qui lit Kant aujourd'hui, et qui sait en mesurer la valeur. Les combats gagnés, acquis, nous éloignent ensuite de l'essence de certaines réflexions, qu'elle a le mérite de poser, elle, sans se sentir bêtement inhibée par le poids du grand homme. Ce qui est important ce n'était pas de reproduire le texte de Kant, dont je n'ai en effet donné à lire que quelques rares phrases, mais d'évoquer la façon dont un texte pareil gagne en légitimité lorsqu'il est vécu de l'intérieur et qu'il joue pleinement son rôle...

Archibald Ploom : Ce qui est frappant dans ce roman, c'est aussi l'absence complète de rencontre entre la jeune femme et son mari. L'homme est totalement verrouillé dans ses croyances. Mais parallèlement on sent une vraie douceur chez elle, oui c'est ça une grande force et une vraie douceur.

Lamia Berrada-Berca : Mais la douceur est une force ! La douceur maîtrisée, affirmée, qui sait affronter en effet la violence de l'autre pour arriver à la détourner, à la renverser. La douceur qui n'est pas dans l'ordre de la soumission mais une véritable intelligence de l'être. La jeune femme et cet homme se sont mariés selon la coutume, il ne s'agit pas d'un mariage d'amour mais d'un arrangement familial. L'amour aurait pu naître, en l'occurrence c'est l'indifférence qui s'est installée entre eux. Mais ce que je décris là est d'une extrême banalité...Même dans les couples modernes, occidentaux, on en rencontre des couples comme celui-là. Des couples où chacun a appris à vivre de son côté, en maintenant l'apparente harmonie des choses.

Archibald Ploom : On a l'impression que l'homme veut posséder un archétype de femme, une épouse réduite à un cliché. En aucun cas il ne veut la rencontrer, la connaître. Lui-même en est réduit à des réactions d'intolérance brutale.

Lamia Berrada-Berca : On est face à de l'indifférence. L'indifférence c'est une violence comme une autre. On ne reconnaît pas l'autre. Mais dans la société, dans les sociétés tribales où le rapport de pouvoir, de domination est ancestral, l'autre n'est pas reconnu pour lui-même mais pour sa fonction, ses attributions, son ascendance ou le poids de sa lignée familiale...dans la société tout entière se pose le problème de la reconnaissance de l'autre pour ce qu'il est lui, lui, en lui-même, sans être déterminé par un système référentiel...L'état de droit conquis dans les sociétés occidentales a installé, avec l'avènement de la démocratie, la notion de méritocratie, et la reconnaissance de l'égalité entre tous les hommes. C'est un principe constitutionnel...On en oublie que d'autres sociétés, ailleurs dans le monde, voire même la plupart d'entre elles fonctionnent sur d'autres principes et que ce droit à la reconnaissance devient prééminent...Le printemps arabe l'a démontré en partie...La volonté d'être reconnu dans sa dignité, dans sa liberté, est venue à travers les différents mouvements des revendications qui n'avaient jamais été jusque-là exprimées ainsi...On ne peut vivre dans un monde mondialisé sans imaginer la mondialisation, ou du moins la diffusion massive de certains principes universels...

Archibald Ploom : Ce livre suggère que la libération de la femme ne peut être que de son fait. Le mari représente le conservatisme, la réaction et sans doute aussi la violence. Je n'aime pas cette idée mais c'est tout de même un combat incertain....

Lamia Berrada-Berca : La violence existe toujours dans un rapport de domination, quel qu'il soit. Moral ou physique... Cette femme n'a pas de place à elle, pas de place pour sa parole, pour ses désirs, pas de place non plus dans le partage de la responsabilité des choix et des décisions familiales. Le modèle patriarcal est ici représenté dans son essence même. Bien heureusement, même si ce que j'évoque ici existe, il en existe bien d'autres où la femme étant maîtresse du foyer régit avec beaucoup d'autorité, et voire même d'autoritarisme la sphère familiale... La réalité a de multiples visages, et encore une fois, même si ce que je raconte est loin d'avoir disparu, - notamment lorsque le choc avec les mœurs occidentales engage les hommes à vouloir revenir à des schémas traditionnels pour sauvegarder leurs valeurs -, il est clair qu'en général les femmes acceptent que les équilibres entre l'espace du dedans et du dehors soient partagés ainsi. Mais encore une fois tout est question de lieu, d'environnement... Le mari est conservateur dans le récit, mais très peu de femmes placées dans son cas ont eu la chance d'attendre de leur mari la volonté de les émanciper... C'est l'environnement qui s'en charge. Le fait d'être en contact avec les autres. Les circonstances de la vie. Quand on voit encore aujourd'hui des pères menacer leurs filles de les renvoyer au pays ou de les marier l'été au pays, à quinze ans, quand ils voient que les résultats scolaires ne suivent pas, on est loin d'avoir quitté les schémas conservateurs... Ce qui est en revanche plus étonnant à nos yeux, c'est de voir que les femmes sont parfois tout aussi conservatrices... Et ces visions doivent être respectées puisqu'elles sont, alors, clairement revendiquées. Cet équilibre protège un statut auquel beaucoup d'entre elles tiennent. Le désir d'émancipation ne peut naître que d'une volonté personnelle, individuelle, d'échapper à la loi communautaire. Personne ne peut le décider à leur place et personne ne peut leur dire ce qui est mieux pour elle. Elles-mêmes le savent mieux que personne. Mon message était simplement de dire qu'il faut pouvoir entendre la voix de l'individu qui est dans cette démarche parce qu'en effet, le fait de rompre avec le schéma de sa culture engendre une culpabilité inconsciente très forte, et la violence est vécue dans le regard de la communauté qui se sent trahie et l'exclut du groupe. Il y a un rapport très viscéral aux valeurs. S'individuer n'est pas une action normale, simple, naturelle. Elle implique un grand courage et doit, à ce titre, être reliée à une conviction intérieure très forte qui ne peut provenir que de soi... Il faut bien comprendre que les hommes vivent exactement le même problème lorsqu'ils se différencient d'une façon ou d'une autre du groupe. Il suffit de parler des homosexuels, par exemple... Encore une fois, j'évoque l'individu sans faire de distinction entre homme et femme de ce point de vue-là.

Archibald Ploom : Dans ce roman la jeune mère est aussi un agent de libération pour sa fille. Elles forment toutes les deux un couple symbolique plus fort que celui de la mère et du père.

Lamia Berrada-Berca : C'est le passage générationnel qui est important, ici. Et donc l'image du modèle féminin qui sera véhiculé par l'adulte et transmis comme héritage à l'enfant. C'est la petite fille qui revient avec le dictionnaire à la maison, ce fantastique objet de savoir, cet objet qui donne à lire le monde, dans tous les sens

du terme...mais c'est la jeune femme qui, par son affirmation de soi, transmet un modèle d'émancipation à sa fille, et ce renvoi est essentiel. Ce duo fonctionne dans une sorte de fusion car elles sont animées toutes les deux d'un fort sentiment de protection l'une envers l'autre. Face aux interdits que le père incarne, elles font bloc. Elles constituent une sorte de front tacite, elles rêvent ensemble et sont solidaires...Les mots que la jeune femme ne dit pas, sont les maux que la petite fille éprouve...Elles sont liées l'une à l'autre par un lien très fort de compréhension mutuelle. Tout le livre joue sur cette problématique du regard qu'elles intègrent chacune à leur façon : rêver, c'est se donner les moyens de regarder au-delà de la réalité médiocre et insuffisante que renvoie la fenêtre du salon ; c'est pouvoir regarder les images interdites d'un film de cinéma ; c'est pouvoir envisager une autre image de la réalité...

Archibald Ploom : Certains passages de ce texte sont très poétiques. Lisez-vous beaucoup de poésie ? Quels auteurs appréciez-vous ?

Lamia Berrada-Berca : Merci du compliment ! Je suis autant dans les mots que dans les images. Voilà pourquoi, peut-être...les mots ont une musique, une couleur. Je les sens vibrer. Je fonctionne beaucoup à la sensation. La poésie, en effet, a toujours fait partie de mes lectures...mais par fragments...J'adore le resserrement minimaliste, le travail d'épuration d'Antoine Emaz, l'incandescence de Juan Arroz, la musique de Christophe Tarkos. Je suis en osmose avec ces poètes-là. J'aime beaucoup aussi la simplicité d'Eluard, et sa capacité à imaginer le monde...Reverdy, René Char aussi...Et la profondeur, la densité de Paul Celan. Ce désespoir absolu transcendé par les mots. Une phrase suffit à me nourrir toute une journée...une phrase. Juste. Je parle de phrase car, en général, j'aime la poésie libérée de toutes ses contraintes. Libre. Celle qui travaille justement, sur l'articulation des blancs et des silences en dessinant un paysage sur l'espace de la page. La poésie, c'est une invitation à être dans un instant qu'on se recrée à l'écart de tous les autres. Dans une zone franche où tout est vrai, même la plus irréaliste des images. Il n'y a que la poésie pour nous rappeler cette urgence d'être dans le vrai.

Archibald Ploom : Vous avez été professeur de Lettres Modernes. Quel rapport entretenez-vous entre littérature et éducation ? L'enseignement vous a-t-il fait évoluer dans votre rapport aux autres et à la jeunesse en particulier ?

Lamia Berrada-Berca : C'est simple, pour moi le rapport entre littérature et éducation est consubstantiel. La littérature aide à voir, à lire le monde, à le refléter, à l'appréhender avec une force incomparable car les idées sont portées par des émotions, de même que les émotions traduisent de véritables messages. Il me semble que la littérature est indestructible, nous en aurons toujours besoin. A chaque époque, ses épopées. Homère n'est pas si loin de nous...La quête du héros telle qu'on l'enseigne en collège est un schéma qui se reproduit depuis la nuit des temps et qui investit aujourd'hui le contenu des jeux vidéo...La littérature permet surtout de mettre en commun la mémoire du monde, de condenser les espoirs, les rêves, les peurs de l'humanité tout entière. C'est un socle à partir duquel on peut penser le monde, le critiquer, en dénoncer les insuffisances. Un texte est un appel. Derrière chaque texte se profilent une voix et une vision. On éduque, on forge les esprits en leur fournissant la matière, en les invitant à découvrir d'autres univers, à dépasser leurs préjugés, à casser leurs schémas de pensée. Le monde évolue, très

vite, mais la littérature évolue avec le monde, elle reflète une époque. La littérature aide à se construire comme individu en s'identifiant à des héros, en se nourrissant d'une pensée, en réévaluant systématiquement comment le réel influe sur nous pour comprendre de quelle réalité chaque livre est en effet le produit. Elle évalue notre distance au monde. Elle est cet écart entre le monde du dehors et notre monde intérieur. Un passage nécessaire. L'enseignement m'a appris à comprendre la complexité de notre rapport au monde, la difficulté qu'avaient les jeunes de faire sortir d'eux-mêmes certaines choses. J'ai toujours été très touchée par les difficultés de certains de mes élèves qui sont enfermés dans une sorte d'échec personnel, de manque de confiance en eux. Quand les mots leur manquent, ils peuvent être d'une grande violence. Ils réalisent qu'ils n'ont pas le vocabulaire suffisant pour exprimer tout ce qu'ils ressentent. Cette jeunesse est extrêmement fragile et elle ne dispose plus nécessairement des mêmes outils pour se consolider. La lecture implique un temps où l'on est confronté à soi mais qui donne de réels outils pour construire, et se construire une identité à l'aide de son imaginaire. Elle est indispensable au développement de certains outils de pensée abstraite. Le rapport de plus en plus important du virtuel dans la vie des jeunes réduit, par ailleurs, leur capacité à appréhender correctement le réel. A l'apprivoiser. Nous percevons clairement ces changements lorsque nous enseignons. Et les élèves ont une soif de lectures qui leur ressemblent, où ils peuvent se retrouver dans leur désir de surmonter les problèmes, de dépasser leurs peurs. Le phénomène d'Harry Potter en est la preuve. Le problème c'est qu'ils vont vers ce qui est « facile », la lecture de divertissement n'est pas nécessairement comme avant, l'étape qui permettait ensuite de découvrir d'autres choses, d'autres genres...ce que peut et doit transmettre la littérature, c'est avant tout la curiosité, le désir d'aller au-delà des miroirs...Enseigner m'a fait comprendre, surtout, de la nécessité de savoir construire des individualités qui doivent être suffisamment en paix avec elles-mêmes pour pouvoir accéder correctement aux savoirs et à l'apprentissage. Enseigner, c'est permettre à l'enfant de se construire une image positive et le rendre conscient de ses capacités. Le processus cognitif est bien souvent empêché par des problèmes d'ordre affectif ou psychologique...

LES LECTURES DE LAMIA BERRADA-BERCA AUTEUR DE "KANT ET LA PETITE ROBE ROUGE" :

Archibald Ploom : Que lisez-vous en ce moment ?

Lamia Berrada-Berca : Je suis toujours dans l'entre-deux livres...Mes habitudes de lecture sont chaotiques, transversales, j'aime également relire, refeuilleter, replonger dans des lectures passées en fonction des humeurs. En ce moment je lis « Questions de mots », une suite d'entretiens accordés par Bernard Noël à Claude Margat, un livre de J-M Coetzee qui est un pur chef-d'œuvre : « Au cœur de ce pays », l'écriture aussi bien que le récit de cette plongée dans la société sud-africaine sont bouleversants, et je relis par morceaux Céline, le « Voyage au bout de la nuit » ainsi que l'Enigme du retour, de Dany Laferrière. Je suis en voyage perpétuel...J'ai besoin aussi de cet éclatement de pays, d'univers, de visions, de langues. D'être au cœur de ces résonances multiples. Mais j'ai un temps de retard, ici, sur les livres, qui n'arrivent pas au moment où ils sortent en France. On vit un peu en décalé...Ce décalage fait que la plupart du temps je lis les critiques avant, ça fausse un peu mon approche du livre que j'aime avant tout découvrir en librairie,

vierge. Comme une rencontre qu'on attend. Je passais des heures en librairie pour le plaisir de trouver celui dont je pressentais qu'au-delà de la musique, il y aurait derrière un univers qui viendrait remplir entièrement le mien...

Archibald Ploom : Quels livres emmèneriez-vous sur votre île déserte ?

Lamia Berrada-Berca : Quelle question !!! Il y en aura forcément qui manqueront...mais je joue le jeu, et note ceux qui me viennent vraiment spontanément à l'esprit ! Il y en un, en revanche, qui m'a donné une grande claque, récemment, et que je n'ai pas sous la main, je l'ai laissé à Paris...car mes livres voyagent beaucoup entre ici et là-bas, ils sont nomades. C'est un livre d'un auteur danois, il me semble que c'est Jorn Riel mais je n'en suis pas sûre, il est beaucoup moins connu que lui...c'est un conte simplissime et d'une écriture absolument magique, d'une musicalité rare...La phrase s'enroule sur elle-même et tout avance dans le glissement, on a l'impression de marcher sur la glace en hiver...Et bien entendu, impossible de me rappeler le titre !!!! Ce qui signifie, à mes yeux, que le livre qu'on veut emporter avec soi est toujours celui qui nous échappe... ! J'aime particulièrement la littérature nordique, que j'ai découverte il ya très peu de temps, à vrai dire...mais bien avant le salon du livre, tout de même ! Mais justement, ce n'est pas du tout la veine du polar que je trouve intéressante, mais le caractère minimaliste de récits qui confinent à une sorte d'étrangeté doublée d'une pureté très troublante...Une maison d'édition qui édite des textes très intéressants du côté des écrivains d'Europe de l'Est, en revanche, c'est Noir et Blanc. A explorer...

- Candide ; Voltaire
- Le livre des Questions - Le Livre des marges - le Livre des ressemblances d'Edmond Jabès
- En attendant Godot - Fin de partie - Malone meurt ; Beckett
- Le Dialogue avec la Maréchale de*** ; Diderot
- Le ressassement éternel ; Maurice Blanchot
- L'attente l'oubli ; Maurice Blanchot
- L'écriture du désastre ; Maurice Blanchot
- Bérénice - Phèdre ; Racine
- Don Quichotte ; Cervantès
- Jacques le Fataliste - Supplément au Voyage de Bougainville ; Diderot
- Fragments - Ce pays de silence - Entretiens avec Bram van Velde ; Charles Juliet
- Les contes d'Andersen...
- Hamlet - Richard III ; Shakespeare
- Les Nouvelles de Saint-Petersbourg ; Gogol
- Mon année dans la baie de personne ; Peter Handke
- La trilogie du grand cahier ; Agota Kristof
- Souveraineté du vide - La merveille et l'obscur ; Christian Bobin
- La vie mode d'emploi ; Pérec
- L'Odyssée ; Homère
- Gros-Câlin ; Romain Gary
- Le livre d'un homme seul ; Gao-Xi-Jian
- Harrouda - Moha le fou, Moha le sage ; Tahar Ben Jelloun
- L'étranger ; Camus
- Le passé simple - Succession ouverte ; Driss Chraïbi

- Le voyage vertical ; Enrique Vila-Matas
- Le mal de Montano ; Enrique Vila-Matas
- Les yeux bleus, cheveux noirs, pour n'en citer qu'un !! ; Marguerite Duras
- La Chartreuse de Parme - Lucien Leuwen ; Stendhal
- Connaissance de l'enfer ; Antonio Lobo Antunes
- L'écrivain et l'autre - Le fourgon des fous ; Carlos Liscano
- Les Essais ; Montaigne
- Colline – Regain - Les grands chemins ; Giono
- Intimité ; Hanif Kureishi
- Œdipe sur la route ; Henri Bauchau
- Le pain nu ; Mohamed Choukri
- Lumière d'août - Le bruit et la fureur ; Faulkner
- Des souris et des hommes ; Steinbeck
- Journal de travail ; Arnaud Claass
- 1984 ; Georges Orwell
- De l'hospitalité ; Jacques Derrida
- Mrs Dalloway ; Virginia Woolf
- Lettre au père - Le Procès - Le château ; Kafka
- Paludes ; Gide
- Plume - Lointains intérieurs ; Henri Michaux
- L'arrache-cœur ; Boris Vian
- Pantagruel ; Rabelais
- Le livre de sable ; Jorge Luis Borges
- Crime et châtiment ; Dostoïevski
- Le livre de l'intranquillité ; Pessoa
- Le vieil homme et la mer ; Hemingway
- L'écriture ou la vie - L'Algarabie ; Jorge Semprun
- La route ; Cormac McCarthy
- Les oiseaux de l'hiver ; Jim Grimsley
- Fils de la parole ; Salha Stétié...

Et d'autres...tellement d'autres....